

OCTAVE CREMAZIE A PARIS

L'exil que s'imposa, en expiation de ses fautes, notre poète des temps héroïques est raconté par lui-même dans sa correspondance et le Journal du Siège. Dans un article de "La Revue Populaire", paru voici près de deux ans, nous donnions quelques extraits de l'oeuvre dernière de Crémazie prosateur, qui vaut plus par la curiosité des observations que par la tenue littéraire, par le fond que par la forme. Il est même permis de blaguer un peu notre barde national sur son Journal du Siège. Mais cette fois, et ce sera plus intéressant, laissons un étranger, Charles ab der Halden, auteur de belles "Etudes de Littérature Canadienne-Française", éditées en l'an 1904, à Paris, nous parler du poète exilé.

Charles ab der Halden semble avoir trouvé dans l'exploration de notre littérature naissante un plaisir extrême. De tous les critiques français qui ont eu le souci de notre avancement en matière littéraire, peut-être est-il le seul qui n'ait pas corrigé les oeuvres canadiennes avec la bienveillance d'un professeur qui s'intéresse tout particulièrement aux devoirs de son élève préféré. La plupart, en effet, louent l'effort donné plutôt que le travail accompli. Quand les critiques étrangers, français ou autres, jugeront, — mieux encore seront forcés de juger, — nos travaux littéraires sur leur valeur intrinsèque, comme ils font, généralement, des livres édités chez eux, alors seulement nous entrerons dans la grande république des lettres françaises.

Le chapitre que nous reproduisons en partie du livre de Halden est intitulé: Un Canadien à Paris pendant le Siège. En voici les fragments les plus intéressants:

— "Il nous semble presque voir (en Crémazie à Paris) un Français d'avant 89, non pas un grand seigneur, mais un simple bourgeois, endormi pendant plus d'un siècle, se réveiller tout à coup, et comparer nos institutions et nos moeurs à un idéal qui n'est plus le nôtre.

Lorsque Crémazie vint séjourner parmi nous (le peuple français), à la suite du drame que tous connaissent, il se présentait à Paris avec des idées, des haines et des sympathies qui devaient quelquefois le rendre injuste pour cette France qu'il aimait tant. Pendant le long et terrible siège, il ne ménagea ni ses sarcasmes aux hommes nouveaux qui prétendaient lutter quand même, ni sa pitié à la pauvre patrie, mutilée et sanglante.

* * *

Pendant les deux années qui suivirent son départ de Québec, le poète, d'après sa propre expression, exista sans vivre. Il devait traîner seize ans, le fardeau de l'exil. En quittant la maison de la côte de Léry, Octave Crémazie s'était dirigé vers New-York, puis il avait gagné Paris. Il s'était logé dans le quartier Notre-Dame. Pour tout horizon, il apercevait de sa fenêtre des toits et des cheminées, et là, seul, délirant, en proie à la fièvre cérébrale, il fut pendant des semaines